

Pascal Boniface

ou la mondialisation sportive heureuse

Marc PERELMAN



Au commencement était l'enfant... À la fin était toujours l'enfant

« Le 9 juin 2006, j'aurai 10 ans¹ » nous avertissait Pascal Boniface dans l'un de ses derniers ouvrages consacrés au football. Le « géostratège » et actuel Directeur de l'IRIS (Institut des relations internationales et stratégiques), à quelques mois de la Coupe du monde de football de mai-juin 2006 en Allemagne, et toujours envahi par « la passion partisane », montrait d'emblée le caractère infantilisant qu'impliquait l'acceptation réjouie de la compétition sportive mondiale. Lui et ses trois fils, subtilement baptisés

1. Pascal Boniface, *Football et mondialisation*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 6-7.

« Petit Raï », « le Bison » et l'« Ajax », avaient vite fait entendre raison à Christine (la femme de Pascal). « Avec, en plus de moi, un et deux et trois garçons [*sic*], elle avait définitivement perdu la partie dans ce domaine, [l'ensemble des hommes imposant] une dictature domestique implacable au sujet du foot. » Au-delà du caractère dérisoire de l'exhibition publique d'une famille française dont la séparation – d'un côté les petits et grands mâles-guerrier, de l'autre la femelle-soumise esseulée – est fondée sur la base sexuelle à laquelle l'emprise totale du football la condamne –, on ne peut que constater le grand égarement intellectuel de Pascal Boniface et son penchant naturel vers la peste émotionnelle de ce sport qui le conduisait dès les premières pages d'un ouvrage à prétention scientifique à se coucher dans une attitude acritique, sans recul, dépourvu de la moindre réflexion, bref la posture de l'*aficionado*. En effet, dès les premières pages de son nouvel ouvrage², Pascal Boniface démontrait qu'il ne cherchait pas à *penser* le football, son organisation capitaliste, ses institutions plus ou moins maffieuses, son développement planétaire chaotique, sa puissante idéologie délétère, voire à analyser les crises successives et permanentes auxquelles il est sans cesse confronté. Il acceptait par contre de se couler dans l'univers magique, enchanteur, *infantilisant* du royaume des petits hommes en culotte courte, les pieds chaussés de crampons acérés. Ainsi, Pascal Boniface montrait vite son incapacité à résister au tsunami du monde-football et continuait de se languir d'un amour fou pour le ballon rond. À la question faussement naïve d'un journaliste du quotidien *l'Humanité* soutenu par Lagardère et toujours stalinien : « Après *La Terre est ronde comme un ballon*, publié en 2002, vos collègues vont finir par croire, avec ce nouveau livre (*Football et mondialisation*) que vous appartenez à ces beaufs qui aiment le foot... », il répondait tout de go : « Je revendique cela » (*L'Humanité*, 9 mai 2006). Sans être un stalinien patenté – il a coulé jusqu'en juillet 2003 des jours tranquilles au Parti socialiste –, il acceptait la caractérisation politique de « beauf » comme un compliment acceptable, une marque de reconnaissance. Il en profitait toutefois pour charger les te-



2. Le premier s'intitule : *La Terre est ronde comme un ballon*, Paris, Éditions du Seuil, 2002. Il sera suivi par *Football et mondialisation*, *op. cit.*

nants de la critique du sport en ces termes : « Les idéologues de la galaxie “anti-foot” m’irritent, geignait-il faussement un peu gêné, qui jettent l’anathème sur le sport, avec des méthodes qui n’ont que peu à voir avec l’honnêteté intellectuelle, parlant par exemple, comme le fait le sociologue Jean-Marie Brohm de “peste émotionnelle”. Le foot ne mérite pas cet excès d’indignité. Il est ce que les sociétés et les entrepreneurs politiques en font » (*Sciences humaines*, n° 173, juillet 2006). Or, ce ne sont pas les « anti-foots » qui sont excessifs mais le football qui est l’excès même. Pascal Boniface avait-il également en tête la production de la bombe atomique (iranienne ?) ou de la frite (belge ?) qui sont ce que les « sociétés et les entrepreneurs en font », elles aussi sans aucun doute... ? La fascination, le magnétisme, voire l’hypnose pour la compétition sportive, en l’occurrence celle du football, révélait donc tout d’abord le haut niveau de la *régression infantile et narcissique* dans laquelle le « géostratège » se complaisait et se délectait avec tant de bonheur et de ravissement. Nous n’insisterons pas davantage sur la communauté familiale dirigée par les jeunes mâles associés et soudés au Père par l’amour du football : une nouvelle horde. Pour insister par contre sur les *a priori* idéologiques et politiques du Père qui ont vite pris le dessus sur l’analyse critique et autocritique.

Non content de voir courir des adultes en culottes courtes sur un terrain de football comme des lapins (l’*aficionado* ne doute pas un instant que les footballeurs sont dopés), Pascal Boniface redoublait le caractère juvénile des rencontres sportives par le *fantasme* de sa propre transformation corporelle, de sa propre régression à un stade de développement antérieur. D’un coup, il « perdait » près de quarante années d’accumulation de savoirs et de connaissances, de réflexion et d’analyses, mais aussi d’acquis incarnés dans son propre corps, pour se projeter, évidemment de façon narcissique, dans l’âge de ses propres chérubins. Le football permettrait-il de revenir si vite à la période heureuse et regrettée de l’âge d’or de l’enfance ? Reste qu’à l’occasion d’une Coupe du monde de football, redevenir un enfant serait le souhait profond et même le rêve d’un homme mûr, d’un homme dans la force de l’âge mais pulsionnellement attiré par « his majesty the baby » (Freud). La fascination pour le football conduisait de fait Pascal Boniface à une régression dans l’ordre des pulsions vitales (sexuelles ?) et à une volonté affirmée du retour à une corporéité de l’âge pubère. Theodor W. Adorno avait déjà noté en son temps que « la musique de masse et la nouvelle écoute contribuent avec le sport et le cinéma à rendre impossible tout arrachement à l’infantilisation générale des mentalités³ ».

Notre enfant de 10 ans parvenait même à se projeter dans un autre enfant : Michel Platini, l’actuel Président de l’UEFA. Dans la bataille opposant Johansson, le représentant

3. Theodor W. Adorno, *Le Caractère fétiche dans la musique*, Paris, Allia, 2001, p. 52. Le philosophe ajoutait que « le jeu infantile n’a presque rien d’autre en commun avec les véritables jeux des enfants que son nom. Ce n’est pas pour rien que le sport bourgeois aimerait tant être strictement distingué du jeu. Son sérieux animal consiste en ceci qu’au lieu de rester fidèle au rêve de la liberté en prenant ses distances avec les fins, on intègre l’activité du jeu comme un devoir parmi les fins utiles et on en fait ainsi disparaître toute trace de liberté » (*ibid.*, p. 76)

des grosses nations, argentées, à Platini, le représentant bien sûr des petites nations pauvres, Pascal Boniface semblait avoir fait son choix. « Beckenbauer a finalement renoncé à se présenter et voit en l'opposant à Platini [en l'occurrence Johansson] un pape de transition, avec qui il partage les idées. Il ne faut pas oublier que Franz Beckenbauer est dirigeant du Bayern Munich et d'Adidas en même temps. À cette vision du football conduite par l'économie, Platini oppose celle d'une économie dirigée par le football. En résumé, on peut dire que Platini reste fidèle à sa conception d'enfant amoureux du football. Et a envi justement que les enfants continuent à jouer au ballon pour le rêve que cela procure, plutôt que pour l'argent. » (*20 minutes*, 3 janvier 2007) Les enfants, toujours les enfants... qui bien sûr ne s'intéressent pas à l'argent...

Dans un autre ordre d'idée, celui du rétablissement de l'ordre grâce au football, Pascal Boniface nous gratifiait d'un constat d'homme de terrain qu'il cherche toujours à mettre en avant. « Dans le Val-de-Marne, précisait-il, j'ai constaté que le club de football constituait parfois la rare structure d'autorité que les enfants reconnaissaient » (*L'Humanité*, 9 mai 2006). Ce qui devrait plutôt désoler le Maître de Conférences, l'enseignant-chercheur Pascal Boniface, lorsque le constat est fait d'une école républicaine désertée au profit de l'école du football. Le terrain de football se substituerait-il alors non pas même à la cour de récréation mais à la structure de l'école ? La « langue » utilisée dans le foot remplacerait-elle celle de l'école ? L'autorité du capitaine prendrait-elle définitivement la place de celle du professeur ? Il est vrai que pour Pascal Boniface, le football « constitue un "vouloir-vivre" collectif qui ne peut être que positif, en dépit des dérives qui y sont liées » (*L'Hebdo des socialistes*, 14 juin 2006). Pascal Boniface, de son propre aveu, acceptait cette régression dont le football est aujourd'hui l'un des principaux éléments porteurs.

S'adressant au « petit homme » de toujours, Wilhelm Reich pouvait déclarer : « Tu n'as pas le courage de penser, petit homme, parce que toute pensée réelle s'accompagne de sensations somatiques et que tu as peur de ton corps⁴. » En effet, cette fixation à un âge révolu et dans l'ordre d'une régression participe de cette incapacité d'analyse du réel au profit de l'illusion d'un possible retour en arrière : le corps d'enfant, et donc de la « régression » de la pensée qui l'accompagne.

L'idéologie sportive et son agent Boniface

Il y a déjà quarante-cinq ans, Guy Debord définissait l'idéologie dans ces termes : « Quand l'idéologie, qui est la volonté abstraite de l'universel, et son illusion, se trouve légitimée par l'abstraction universelle et la dictature effective de l'illusion dans la société

4. Wilhelm Reich, *Écoute, petit homme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975, p. 83.

moderne, elle n'est plus la lutte volontariste du parcellaire, mais son triomphe⁵. » Nous lirons dans cette définition le phénomène sportif lui-même. Oublieux ou sans doute méconnaissant les analyses de Georges Devereux sur l'implication de l'observateur par rapport à son objet de recherche ou d'intérêt, Pascal Boniface ne pouvait évidemment pas appréhender le fait que « le chercheur est émotionnellement impliqué dans son matériau, auquel il s'identifie » par le jeu du contre-transfert, c'est-à-dire par la « somme totale des déformations qui affectent la perception et les réactions » de l'observateur au cours de l'observation⁶ ». Chaque match de football, chaque grande compétition est pour Pascal Boniface comme un « trip » dont il sort toujours plus dépendant. Pascal Boniface est donc allé plus loin. Depuis le début des années 2000, il multiplie dans toute la presse française et étrangère, à la radio et à la télévision qui lui semblent plutôt acquises malgré ses cris d'orfraie de victime du système médiatique, des articles et des interventions sur le sport et le football plus particulièrement. L'axe général de sa démonstration qui vaut engagement est de montrer la puissance du football, de démontrer que le football et ses institutions sont devenus une puissance comparable à celle des États et que c'est bien ainsi. Ainsi n'hésite-t-il pas à résoudre les conflits d'intérêts, les luttes de classes, les violences pour le pouvoir de la manière la plus simple. « Les matchs de football permettent de fédérer des populations et si celles-ci sortent d'un traumatisme, d'une guerre d'indépendance ou civile, alors cette identification est encore plus forte. Chaque citoyen a la possibilité de supporter son équipe de foot, son pays, alors qu'il n'est pas facile de supporter une représentation diplomatique à l'ONU. » (*Sud Ouest Dimanche*, 14 mai 2006). C'est simple, mais encore fallait-il y penser.

Sans aucun doute Pascal Boniface est actuellement l'*idéologue actif* de ce que nous avons caractérisé depuis une trentaine d'années comme la « sportivisation » du monde, c'est-à-dire l'idéologisation matériellement réussie, concrète de la mondialisation ou globalisation. On peut constater que dans la presse, et de manière de plus en plus forte, Pascal Boniface fait surtout du football l'axe stratégique d'une mondialisation heureuse. Pascal Boniface est actuellement l'idéologue le plus actif, l'avant-centre dans la propagande de la mondialisation heureuse du sport. Alors que ses anciens comparses – Alain Ehrenberg, Christian Bromberger – semblent avoir abandonné l'analyse du champ sportif, Pascal Boniface, lui, tout au contraire multiplie les interventions médiatiques et construit un Cheval de Troie sous la forme d'un Think Tank, l'IRIS. Car Pascal Boniface répond parfaitement à la définition de l'idéologue à laquelle nous sommes attaché. L'idéologue participe d'un processus que le soi-disant penseur, en l'occurrence Pascal Boniface, accomplit en toute conscience mais avec une conscience fautive. Pascal Boniface s'en tient aux faits apparents de la surface sociale du sport ou du football – mondialisation, modernisation, liberté du jeu, anti-racisme, etc. – qui ne sont que les éléments de l'apparence elle-même réifiée du mode de production d'une société capitaliste. Jamais,

5. Guy Debord, *La Société du spectacle* [1967], Paris, Éditions Champ libre, 1977, p. 139.

6. Georges Devereux, *De l'Angoisse à la méthode*, Paris, Flammarion, 1980, p. 30 et p. 75.

Pascal Boniface ne déchire le voile de l'apparence pour pénétrer jusqu'au noyau profond des rapports qui sous-tendent la dynamique actuelle du sport de compétition. Pascal Boniface s'en tient donc à la surface des choses apparentes et non à leur complexité de processus en cours, en changement ininterrompu, en plein devenir. Le sport constitue alors, pour lui, cette structure indépassable et indépassée, irréversible, que rien ne peut perturber et surtout qui permet à la planète de poursuivre son chemin vers le bonheur d'une mondialisation réussie. « Le football en est le reflet [des évolutions du monde], mais c'est un reflet qui agit [sic]. » (*Politis*, 1^{er} juin 2006) Pascal Boniface, en idéologue actif du sport, se tient dans la posture de la *contemplation* du sport de compétition. Mais l'idéologie sportive à laquelle Pascal Boniface adhère et dont il est le représentant patenté n'est pas qu'une simple chimère ou une simple illusion. En tant qu'idéologie, elle est elle-même une partie essentielle et nécessaire de la réalité, soit le concept qui correspond à l'existence réelle de la surface des choses. L'idéologie sportive dont Pascal Boniface est la pointe avancée n'est donc pas une abstraction, elle n'est donc pas rien puisqu'elle est le lieu d'une véritable production d'idées certes fausses mais s'appuyant sur un sol très concret, étayé.

Football über alles

Avec régularité, dans la presse, à la télévision, à la radio, Pascal Boniface avoue sa sympathie pour les équipes jugées les plus méritantes (pour la plupart des « petites » nations, soit par leur nombre d'habitants, soit par leur faible puissance économique). Surtout, il répète à qui veut l'entendre son amour fou du football. Que serait Pascal Boniface sans le football ? Lors du Mondial allemand de 2006, incapable de résister à la vague émotionnelle qui l'envahissait et le submergeait, le « géostratège » du football, l'avant-centre de la Planète Football⁷ s'intégrait à la masse des admirateurs hystériques du capitaine Zidane et de ses petits soldats en campagne. « On vit ensemble, on meurt ensemble » avaient curieusement entonné les Bleus à l'approche de la finale allemande perdue par bonheur contre l'équipe italienne sur un mauvais coup de boule ; un slogan repris en chœur par la chorale des supporters de la paroisse bleue. La conclusion de Pascal Boniface n'en était que plus symptomatique. « Nous arrivons au terme de ce Mondial dont la finale, le 9 juillet, désignera le vainqueur. Mais d'ores et déjà nous pouvons dresser un premier bilan de ceux qui ont gagné. À tout seigneur, tout honneur nous trouvons, au premier rang, bien évidemment, le football. Il a confirmé son statut non seulement de

7. Pascal Boniface participe au sein de la Fédération française de football à une commission chargée de dessiner le visage du football à venir. Il est le Président de la « Mission Avenir du Football » à laquelle participent : Olivier Barrot, Alain Bauer (criminologue), Carine Bloch (vice-présidente de la Licra), Jacques Bungert, Jean Lévy, Bixente Lizarazu, Patrick Mignon (Insep), Sif Ourabah (Mgen), Dominique Paganelli, Karim Zeribi.

sport universel, mais aussi de stade ultime de la mondialisation. » (*La Montagne*, 9 juillet 2006). Pascal Boniface ressassera sans cesse cette même antienne sous toutes les formes possibles et la diffusera sur tous les tons.

Nuits de Chine, Nuits câlines, Nuits d'amour, Nuits d'ivresse

Dès l'annonce du succès de Pékin pour les JO de 2008, Pascal Boniface s'empressait de s'en réjouir. Et dans son style habituel, il reconnaissait que ces JO, d'un côté ne régleraient pas les problèmes de la Chine, mais que d'un autre côté, c'était une bonne chose. « Certains n'ont pas hésité à faire un parallèle avec les Jeux de Berlin qui avaient constitué un monument de propagande en faveur du nazisme. Il faut raison garder. Depuis 1936, la situation a quelque peu évolué. Le sens critique de l'opinion est plus aiguisé. Organiser un événement mondial, c'est braquer les projecteurs sur vous pour le meilleur mais aussi pour le pire. C'est recevoir non seulement des sportifs mais aussi des visiteurs, des journalistes... C'est accepter le regard de l'autre. Pékin sera donc sous surveillance. Cela ne veut pas dire que les JO vont faire de la Chine une grande Suisse asiatique mais du moins elle sera encore plus intégrée à la planète. Par ailleurs, croit-on que le refus d'accorder les JO aurait créé un choc tel à Pékin que les dirigeants auraient pris la décision de tout changer d'un coup ? Et si le régime chinois est infréquentable, pourquoi entretenir relations politiques, diplomatiques ou économiques et refuser seulement les relations sportives ? L'organisation des JO d'ici sept ans ne provoquera pas un changement total de situation. Mais en permettant à la Chine de poursuivre son ouverture, les aspects positifs l'emportent. Et la règle de l'alternance des continents permet d'espérer que ce soit le tour de l'Europe et de Paris pour 2012. » (*La Voix du Nord*, 15 juillet 2001) Pour Paris 2012 et c'est tant mieux, ce fut raté... Pour le voyage en Chine, on ne connaît que trop bien. Aller en Chine pour témoigner, c'était comme aller à Berlin en 1936 ou à Moscou en 1980. Ceux qui sont allés le visiter ont vu un pays propre comme un sou neuf, nettoyé de tout élément gênant, c'est-à-dire perturbateur ; les bourreaux sont accueillants et souriants. Et la compétition sportive a emporté les dernières hésitations. Les journalistes ont tous été émerveillés par les exploits des sportifs dans un décor extraordinaire de stades rutilants, de pelouses à l'herbe coupée court ; ces mêmes journalistes ont pu d'ailleurs tout visiter... surtout ce qu'on leur a montré ; les fleurs sont écarlates ou d'un jaune à vous couper le souffle... et que de records ! On ne peut donc que rester confondu lorsque Boniface estimait que « les personnes qui appellent au boycott sont isolées et peu représentatives. Elles veulent se faire de la publicité grâce à l'événement.

[...] La seule attribution des Jo à la Chine a déjà constitué un facteur de modération » (*En jeu une autre idée du sport*, mars 2008)⁸.

Suite au résultat des athlètes français à Pékin et à la médiatisation qui s'en est suivie, Pascal Boniface estimait pourtant « important de célébrer nos athlètes et de faire la fête autour d'eux. [...] La présence aujourd'hui de nos sportifs sur les Champs-Élysées, c'est un peu notre cérémonie de clôture nationale, un moment de communion autour des athlètes qui nous ont procuré de grands moments de joie mais aussi des drames, des moments de détresse que nous avons partagés avec eux » (*NouvelObs.com*, 26 août 2008). Du côté de ceux qui ont appelé au boycott, plutôt que de pleurer à chaudes larmes sur les déboires aquatiques de Laure Manaudou, nous avons soutenu les Tibétains et tous les dissidents chinois victimes d'une *répression amplifiée* par les Jo. Notre place n'était donc pas sur les Champs-Élysées mais face à l'ambassade de Chine avec les quelques opposants irréductibles à ce que l'on a appelé les Jeux de la honte. Aveuglé par « l'organisation parfaite », le « succès populaire » malgré des « protestations légitimes » (*Challenges*, 28 août 2008), Pascal Boniface ne pouvait en effet se rendre compte que sa passion totale pour les compétitions sportives ne lui permettait surtout pas de comprendre tout l'intérêt pour cette dictature d'organiser ses Jo. Il avait les mêmes difficultés de compréhension lorsque furent désignés les deux pays organisateurs des prochaines coupes du monde de football en 2018 et 2022. Reconnaisant envers la FIFA de ses bons choix, Pascal Boniface exprimait alors le fond de sa pensée : « Ce choix s'explique, nous assénait-il, certainement aussi par le fait que dans les deux cas, l'engagement gouvernemental en faveur de l'organisation de la Coupe du monde était le plus fort et le plus crédible à long terme. La Russie et le Qatar sont dirigés par des pouvoirs forts et stables qui ont une véritable diplomatie et stratégie sportive, et dont on sait qu'ils mettront les moyens nécessaires à la réussite du projet qui ne sera pas l'otage de querelles politiques internes » (*Iris-France.org*, 2 décembre 2010). Pour une fois Pascal Boniface était capable de pointer les vraies raisons des choix stratégiques d'un organisme comme la FIFA : l'organisation réussie par des dictatures d'événements sportifs et en particulier par un pays comme le Qatar dirigé par une famille souveraine et une constitution soumise à la loi islamique (la charia). Ce que Pascal Boniface appelle un pays souverain c'est celui qui grâce à Al-Jezira a créé un nouveau modèle de télévision dont le « rayonnement dépasse largement son poids démographique » (*Libération.fr*, 21 janvier 2011). La fascination pour Al-Jezira est bien sûr relative au fait que la « télévision crée de surcroît un stade mondial où il y a de la place pour tout le monde... » (*ibid.*). Sport et télévision sont en effet les deux piliers d'un pays dictatorial.

8. Cf. Fabien Ollier et Marc Perelman, *Le Livre noir des J.O. de Pékin*, Saint-Victor d'Épine, City Éditions, 2008.

Boniface d'un côté, Boniface de l'autre côté

Avec Pascal Boniface, c'est le café du commerce qui s'invite directement chez vous. Certes, nous dit-il, d'un côté tout n'est pas très bon dans le sport, mais d'un autre côté, c'est en fin de compte pas si mauvais et même peut-être très bon. Voilà le fil conducteur de notre idéologue. Car la recette du « d'un côté, de l'autre » permet d'enfiler toutes les perles. Ainsi du racisme. « Il y a du racisme dans le football, constate Pascal Boniface. C'est un fait. On ne peut pas l'accuser pour autant de l'avoir inventé. Comment le football pourrait-il être immun au germe raciste sachant que nos sociétés sont contaminées par ce problème dans des proportions que l'on peut malheureusement jugées grandissantes ? Il ne peut pas être tenu au miracle d'être parfaitement sain et harmonieux alors que le monde qui l'entoure est relativement violent. Le football est-il un facteur aggravant, un vecteur de propagation de ce fléau ? Les exemples où il est un ferment de lutte contre le racisme me paraissent plus nombreux. Dans le sport, on apprend à vivre avec l'autre. Les témoignages de respect ou d'admiration pour quelqu'un qui n'est pas pour sa ville, de son pays ou de sa couleur de peau, ne manquent pas dans le football. » (*Le Figaro*, 5 juin 2006). Selon Pascal Boniface, le football, à lui seul, finirait par battre en brèche le racisme. « Au Brésil, osait-il soutenir, le football a permis de faire reculer les préjugés racistes » (*L'Équipe*, 1^{er} juillet 2006). À nouveau le même balancement dans les arguments : d'un côté le racisme existe bel et bien mais de l'autre en quoi le sport est-il responsable ? Le football est certes très puissant mais il ne l'est pas assez pour combattre le racisme même s'il y parvient de temps en temps mais pas toujours, etc. Ces propos, façon madame Michu, courent dans la plupart des articles de notre enseignant-chercheur. Pascal Boniface ou l'art du poncif, la maîtrise absolue du cliché et du truisme, le savant dosage du lieu commun en tant que figure de style, comme dans ce nouvel exemple : « Il ne faut pas tomber dans l'illusion irénique selon laquelle le football, par sa grâce, peut ramener la paix sur l'ensemble des continents. Mais il est certain qu'il peut être utilisé comme moyen de rapprochement entre les peuples. Le football par lui seul ne peut ni faire la guerre, ni faire la paix. Mais il peut être mise au service des diplomaties ou des populations pour œuvrer au rapprochement. » (*Métro*, 12 mai 2006) Autre figure de style cette fois-ci dans le ni-ni. Le football n'est ni bon ni mauvais, sans doute au milieu comme tout le reste. C'est tout l'art consommé de Pascal Boniface que de procéder par une rhétorique simpliste.

Misère du « copier-coller »

Sur un plan déontologique, Pascal Boniface n'est pas tout à fait irréprochable. Des lecteurs sans doute trop attentifs de son ouvrage *Football et mondialisation* avaient eu la

désagréable impression de relire son précédent ouvrage intitulé *La Terre est ronde comme un ballon*⁹. Outre son souhait de nous démontrer l'art du football pour lequel il reconnaît être un piètre acteur, l'auteur nous a par contre ébloui par son art du « copier-coller ». Quelques exemples parmi d'autres : la page 38 du premier ouvrage (*La Terre...*) devient la page 112 du second (*Football...*) ; la page 60 du premier devient la page 97 du second. De plus la page 18 (du premier) : « Le football n'est-il pas la synthèse heureuse entre libéralisme et socialisme » devient page 17 (du second) : « Le football ne représente-t-il pas une synthèse heureuse entre vie collective et respect de l'individu » et la page 19 (du premier) : « Il est plus facile dans une conversation de trancher sur la composition idéale de l'équipe de France que sur le moyen de financer le régime de santé » devient page 18 (du second) : « Il est plus facile dans une conversation de trancher sur la composition idéale de l'équipe de France que de préconiser le plus sûr moyen de réduire la dette publique ». Selon Patrick Vassort, le « géostratège » en chef aurait même poussé le vice jusqu'à lui « piquer » des phrases parfaitement reconnaissables en les modifiant à peine¹⁰. « Pour exemple, et en ce qui concerne le factuel, certaines ressemblances, entre ce qu'écrit Pascal Boniface et ce que moi-même [Patrick Vassort] j'ai rédigé [...] sont stupéfiantes. [...] À bien y regarder, les citations ou les références concernant certains ouvrages semblent directement sortis d'ouvrages autres, le mien [Patrick Vassort] par exemple. Voir, par exemple, à la page 109 de l'ouvrage de Pascal Boniface et la page 177 de *Football et politique*, Paris, les Éditions de la Passion, 1999 ». La volonté bien compréhensible de l'auteur de fabriquer un ouvrage au plus près de la Coupe du monde de football 2006, serré à l'événement en quelque sorte, l'avait, semblait-il, contraint à utiliser le « copier-coller » si utile du logiciel informatique. Certains des propos de son premier livre n'avaient été que légèrement modifiés dans le second. Outre l'inélégance dans la façon de faire – tromper le lecteur et accessoirement l'éditeur qui lui avait fait confiance en l'occurrence Armand Colin – le procédé malhabile, voire de faussaire de la part de Pascal Boniface peut surtout servir ici d'*analyseur*. Comment expliquer une telle utilisation du « copier-coller » si ce n'est cette volonté de coller à la réalité en la copiant le plus servilement possible ?

Anticipation malheureuse

Coller à la réalité au plus près semble être la technique rédactionnelle de Pascal Boniface. D'où cette avalanche d'articles (plus de 300 articles référencés en cinq années sans compter la publication d'ouvrages, les directions d'ouvrages, les chapitres dans les ouvrages, etc.) publiés dans des organes de presse français : *Témoignage chrétien*, *Le Mon-*

9. Pascal Boniface, *La Terre est ronde comme un ballon*, op. cit.

10. Cf. Patrick Vassort, « De la méthode ou la nuit de Pascal Boniface », in *Illusio* n° 3, Caen, UFR STAPS de l'Université de Caen, Automne 2006, p. 480 sqq.

de, *Le Monde diplomatique*, *Le Figaro*, *Libération*, *Challenges*, *Sud Ouest Dimanche*, *Politis*, *Le Nouvel Observateur*, *Ouest France*, *Métro*, *20 minutes*, *l'Humanité*, *Le Parisien*, *L'Équipe*, *Sport*, *Valeurs actuelles*, etc., et internationaux : *Le Temps* (Suisse), *Réalités* (Tunisie), *O Globo* (Brésil), et les quotidiens *La Vanguardia* (Espagne), *Gulf News* (Moyen-Orient), et *Al Ittihad* (Émirats arabes unis). Pascal Boniface anime aussi une émission de géopolitique chaque semaine sur *Radio Orient*. Pascal Boniface occupe le terrain de la presse écrite mais pas seulement. Il occupe également la télévision. Il est un invité régulier de l'émission d'Yves Calvi, « C dans l'air ». Il est très présent à la radio où il est régulièrement invité en tant que spécialiste des questions géostratégiques. Il peut ainsi à chaque émission débiter d'immenses platitudes qui semblent toujours ravir les journalistes. On le voit plastronner sur l'Iran et la bombe, tancer Israël dont il est l'un des opposants le plus farouche de sa politique. Expulsé ou démissionnaire – c'est selon – du Parti socialiste en juillet 2003¹¹, Pascal Boniface recouvrait alors sa liberté de parole. Il multipliait les rencontres, les plateaux de télévision et la radio. Débitant ses propos lénifiants sur Zidane, sans aucun recul, il n'hésitera pas à le qualifier de la sorte quelques jours avant la finale et le fameux « coupe de boule ». « Ce qui fait que Zidane restera une icône bien après le 9 juillet [2006], c'est son caractère profondément humain et son extrême simplicité. Voilà un homme connu dans le monde entier, qui a pourtant la discrétion de votre voisin de palier. Il donne l'image d'une intégration réussie grâce au talent et au travail au moment où l'intégration fait débat en France. Zidane a réussi sans trahir ses origines et en restant lui-même. Il incarne les valeurs qui semblent en perdition et auxquelles les gens ordinaires sont attachés : le respect des parents, le goût du travail, le sens du collectif. La façon presque timide avec laquelle il a exprimé l'amour qu'il a pour sa mère à la télévision après les victoires contre l'Espagne ne peut qu'émouvoir au plus profond. Champion mondial, et aussi fils modèle et père modèle. Loin des frasques de certaines stars du ballon rond, il célèbre les valeurs familiales. » (*Challenges*, 6 juillet 2006) Nous en sommes encore tous émus ! Voilà aux extrémités où Pascal Boniface en arrivait sans procéder au recul nécessaire face aux événements qui se précipitaient et qui l'ont précipité vers le ridicule qui lui va parfois comme un gant. Ainsi, trois jours plus tard, soit le matin-même de la finale de la Coupe du monde de football en Allemagne, Pascal Boniface récidivait. Dans un article de nouveau à la gloire de son héraut il déclarait sans ambages : « Enfin, Zidane est d'ores et déjà le vainqueur de cette compétition. Au Panthéon sportif, il occupe une place réellement à part. Ce ne sont pas seulement ses talents de footballeur qui expliquent cela mais aussi ses qualités d'homme, sa gentillesse et sa modestie. Il incarne le respect du travail des valeurs familiales et surtout le respect des autres. Au moment où il y a une coupure entre l'élite et le peuple, il montre que l'on peut être une star mondiale, sans mépriser son prochain. Un exemple dont certains responsables politiques, chefs d'entreprise, ou encore vedettes médiatiques, feraient bien

11. À l'issue d'un procès gagné contre Malek Boutih qui avait qualifié d'antisémite une note interne de Pascal Boniface à Henri Nallet et François Hollande.

de s'inspirer » (*La Montagne*, 9 juillet 2006). Gageons que tous ces gens s'en sont inspirés au plus vite...

Boniface : un Think Tank à lui tout seul

L'objectif du directeur de l'IRIS est sans conteste de ressembler à ces Think Tanks ou Policy Centers qui se sont constitués à la fin des années quarante de l'après Seconde Guerre mondiale. Sur le modèle nord-américain l'IRIS, créé en 1990, est un centre de recherche privé orienté sur les questions stratégiques et les relations internationales, « un centre d'expertise réellement indépendant, selon les pages de présentation de son site, en prise sur l'actualité ; un lieu de dialogue et de réflexion entre tous ceux qui composent la communauté stratégique, spécialistes venus d'horizons professionnels et philosophiques différents : responsables politiques, hauts fonctionnaires, industriels, militaires, experts et universitaires. [...] L'objectif est de mettre l'expertise au service de la pédagogie et d'aider l'opinion publique à s'intéresser à l'actualité internationale pour mieux la comprendre. L'IRIS exerce son activité dans quatre directions : recherche et expertise, conférences et séminaires, publications, formation¹² ». Derrière le sabir de la communication à l'usage de l'extérieur, typique de ses structures para-étatiques, que peut-il bien se cacher ? La réalité sociopolitique et idéologique des Think Tanks actuels peut déjà nous en apprendre beaucoup sur la réalité d'un organisme comme l'IRIS. Au nombre de 400 officines – la plupart de ces structures sont basées en Amérique du Nord et du Sud, et dans les ex-pays de l'Est – leur action est directement politique : faire avancer l'*ethos* libéral, selon le spécialiste Matthieu Douérin, auteur d'un remarquable ouvrage sur les libéralismes. « Les Think Tanks, nous explique-t-il, sont par conséquent des lieux de production idéologique du libéralisme, des institutions destinées à fabriquer des concepts et des préceptes à l'usage des étudiants, intellectuels, journalistes et professionnels de la politique. Ils contribuent à la constitution et à la propagation d'un imaginaire transnational ou international. Et ce que l'on nomme mondialisation ou globalisation est d'abord la mondialisation de l'idéologie libérale¹³ ». « Les Think Tanks, poursuit-il, constituent de ce point de vue un pont entre les préoccupations liées à l'univers académique et celles des décideurs toujours en quête de recettes pratiques ». Que représentent-ils en France. Leur importance est, semble-t-il, encore très faible. « Il n'existe pas à proprement parler en France d'équivalents à l'échelle des Think Tanks, c'est-à-dire des structures institutionnelles autofinancées, organisées avec du personnel permanent, qui fournissent un point d'appui aux recherches universitaires et possèdent un secrétariat pour l'organisation de manifestations régulières. » Et l'IRIS ?

12. www.iris-france.org/ visité le 11 juin 2007. Adresse postale : 2 bis, rue Mercœur – 75011 Paris.

13. Matthieu Douérin, *Libéralismes*, Paris-Lagrasse, Les Éditions de la Passion/Verdier, 2002, p. 24 sqq.

L'IRIS est dirigé par un Conseil d'administration de 25 membres qui a pour Président d'honneur Pascal Lamy (directeur général de l'OMC, adhérent un temps au Parti socialiste). Ont siégé et siègent à ce CA une foultitude de personnalités de « tous bords » : membres de l'UMP (Philippe Seguin, Renaud Donnadiou de Vabres, ex-ministre de la culture et quelques députés), du PS (François Hollande, Hubert Védrine, Marylise Lebranchu), des Verts (Noël Mamère, Marie-Hélène Aubert), de l'ex-UDF (Hervé Morin passé à l'UMP, ex-ministre de la Défense), voire du PCF (Francis Wurtz), dirigeants d'organisme ou de société (Marc-Antoine Jamet, LVMH, Jean-Louis Gergorin et Denis Verret, EADS, François Scheer, AREVA, Alain Caysac, Publicitaire et ex-Président du Paris Saint-Germain). L'IRIS, dont le directeur est Pascal Boniface, représente une tentative réussie de faire converger des leaders d'opinion, des dirigeants d'entreprise, des conseillers. L'IRIS est par ailleurs composé de plus d'une trentaine de chercheurs dont des directeurs adjoints, des directeurs de recherche, des chercheurs associés. Pascal Boniface se présente lui-même comme Directeur de l'IRIS et enseignant-chercheur (maître de conférences) à l'Institut d'Études européennes de l'Université de Paris 8. Il dirige, entre autres, le Diplôme privé d'études supérieures en relations internationales de l'IRIS-IPRIS. Pascal Boniface est Chevalier de l'Ordre national du mérite et Chevalier de la Légion d'honneur. Il a aidé l'hebdomadaire altermondialiste *Politis* à hauteur de 20 000 euros lors d'une souscription pour sauver le journal.

L'organigramme de l'IRIS¹⁴ est structuré de façon pyramidale et hiérarchisé : derrière le Directeur tout-puissant (Pascal Boniface) se tiennent 2 Directeurs-adjoints (Jean-Pierre Maulny et Alexandre Tuillon). Puis suivent les Directeurs de recherche eux-mêmes juchés au-dessus d'un Pôle communication, suivi d'un Pôle des publications, d'un Pôle de formation, d'un Pôle événements, eux-mêmes suivis d'une multitude de directeurs de recherche (au nombre de 11) puis de chercheurs (au nombre de 10) enfin de chercheurs-associés (au nombre de 31) qui viennent compléter cette armée à analyser le monde comme il va et produire des rapports qui finissent comme tous les rapports... Bref, Pascal Boniface est à la tête d'une petite armée de « géostratèges » préparant le terrain de ses nombreuses interventions en particulier celles concernant le sport et le football.

La mondialisation heureuse grâce au football

Subjugué par les victoires de l'équipe de France de football, Pascal Boniface, ex-membre du Parti socialiste et ami de l'Irak, s'est présenté comme le porte-parole d'une nouvelle orientation politique. Analysant le football comme « le stade ultime de la mondialisation », notre stratège ès-ballon rond, qui se réjouit que le football soit « l'un des rares

14. Organigramme du site de l'IRIS visité le 4 juin 2012.

phénomènes de la mondialisation qui échappe à la domination américaine¹⁵ », nous donne les raisons de son succès universel. Pour cela, il recourt à une analyse simple, et même simpliste, voire simplette. Pascal Boniface considère ainsi avec son compère Christian Bromberger que « la suprématie du foot sur les autres sports [s'explique] tout d'abord par sa simplicité. On peut le pratiquer partout, dans une rue, une cour, une place, un champ, une plage... ou sur un vrai terrain gazonné ». « Les caractéristiques de ce jeu lui permettent de s'adapter à toutes les latitudes. D'abord, les règles sont simples : tout le monde peut comprendre qu'il s'agit de mettre un ballon dans un but. D'autre part, il suppose des équipements rudimentaires : la ballon peut être remplacé par une boîte de conserve et les poteaux, par des vêtements posés par terre. Il est enfin possible de jouer au foot aussi bien à onze contre onze, qu'à cinq contre cinq ou deux contre deux. » (*Témoignage Chrétien*, 8 juin 2006). « Le football a tellement de facettes, puisqu'il va d'une partie improvisée jusqu'à la finale de la Coupe du monde et il y a donc une multiplicité des définitions. » (*Métro*, 12 mai 2006). La première bourde est déjà là, dès le coup d'envoi, si l'on peut dire. De quel football nous parle Pascal Boniface ? Celui que pratiquent des enfants en haillons sur des terrains vagues en tapant sur des boîtes de conserve ou celui que l'on joue sur un gazon synthétique dans ces immenses stades ultramodernes des métropoles capitalistes et qui est retransmis par la télévision à des centaines de millions d'individus ? Poursuivant son apologue, l'auteur nous assène un second lieu commun, d'une consternante bêtise. « Le football, au-delà du sport [*sic*] est un jeu, et un enjeu. On s'amuse et on peut gagner » (*ibid.*, p. 17). On peut certes gagner, mais aussi perdre ! Et c'est ce qui arrive même le plus souvent dans la confrontation des équipes. Par ailleurs on ne gagne pas exactement la même chose – sinon de mauvais coups – sur les terrains boueux de La Courneuve ou de quelques pays africains en proie à la misère totale et dans les grandes compétitions internationales se déroulant dans des stades carénés comme des bolides de course. Les salaires des joueurs professionnels n'ont rien à voir avec les miettes concédées aux amateurs (Messi, 33 millions d'euros par an (salaire + primes + contrats publicitaires), suivi de Beckam, 31,5 M€ et de Ronaldo, 29,2 M€). Peut-on, d'autre part, parler de jeu, d'amusement, de plaisir, lorsque justement les enjeux sportifs sont submergés par des flots d'argent, l'hystérie collective et des bouffées de haine xénophobe, raciste et antisémite ? Dans le football réellement existant les « explosions de bonheur » qui font tant vibrer les « vibronneurs » des stades ressemblent plutôt à des décharges pulsionnelles primaires, similaires aux vociférations des meutes de lynchage qui n'ont rien à voir avec les ressorts intellectuels et affectifs des sentiments liés à une sociabilité pacifique – l'amitié, l'amour, la reconnaissance. Dans le football, c'est la gagne à tout prix qui fonde le prétendu « jeu ». Et celui-ci a toujours une connotation agressive, guerrière, sadique : battre, vaincre, dominer, terrasser l'adversaire, « percer » la défense, « fusiller » le goal à bout portant, décocher des « tirs meurtriers ». De quel jeu nous parle donc notre idéologue de la pensée-foot ?

15. Pascal Boniface, *La Terre est ronde comme un ballon*, op. cit., p. 15.

Une nouvelle identité nationale fondée sur un nouvel État : le football

Grand admirateur du football, Pascal Boniface est allé jusqu'à voir dans ce dernier un « moyen de l'indépendance nationale¹⁶ ». Il avait même la certitude que « la prochaine Coupe du monde organisée en Afrique du sud [serait] le premier événement de nature à replacer l'Afrique au centre du monde » (*Sport*, 2 mars 2007). Toutes ces puissantes illusions traversaient l'esprit de notre géo-chercheur en stratégie. Dérapant sur le terrain glissant du football, Pascal Boniface multipliait les analyses à l'emporte-pièce. « La définition de l'État, nous expliquait-il par exemple, ne se limite plus désormais aux trois éléments traditionnels : un territoire, une population, un gouvernement. Il apparaît qu'il faut en ajouter un quatrième : une équipe nationale de football. [Le football] demeure, lui, un facteur de résistance identitaire, résistance qui par ailleurs ne signifie en rien fermeture aux autres ». Il affirmait surtout, à la suite d'autres idéologues de l'Europe du foot, qu'il « n'est pas anodin que la France, qui a gagné la Coupe du monde en 1998, compte une majorité de joueurs évoluant dans des clubs européens ». Selon lui il fallait donc comprendre l'équipe des Bleus comme le ferment exemplaire d'une nouvelle identité, le lieu privilégié de l'intégration, une équipe accueillant les identités d'autres pays au cœur de l'identité nationale. C'était beaucoup pour une seule équipe de football ! S'appuyant sur différents exemples associant place des États et rôle supposé central du football (l'Algérie du FNL, l'Espagne sous Franco, la Yougoslavie d'avant la guerre), Pascal Boniface tentait de prouver la possibilité d'émergence d'identités nationales souveraines. Des buts contre une équipe adverse, ou l'organisation d'une grande compétition internationale, permettraient ainsi à une nation de croire en son avenir, d'asseoir ou de restaurer son indépendance. De la Croatie à l'Ukraine, de l'Arménie à l'Albanie et à la Palestine, les pays émergents ou en reconstruction pourraient profiter, chacun à leur manière, du football comme vecteur d'unité nationale. Certes les « grands événements sportifs mondiaux ne viennent pas effacer les identités nationales mais au contraire les renforcer » comme le constate Pascal Boniface mais par contre et à l'inverse de ce qu'il prétend « les compétitions, le match d'une équipe nationale de football, par dessus tout, sont un ciment de l'unité nationale » (*Le Monde Hors série*, octobre 2009) les compétitions internationales (Jo, Coupes du monde...) participent d'une illusion de renforcement des liens des ressortissants de la Nation. Non seulement c'est une illusion de croire que seul le football permettrait de tisser des liens suffisamment forts entre les individus pour constituer ou reconstituer une entité nationale souveraine. Le football fabrique et entretient plutôt cette illusion, comme le constate avec satisfaction Pascal Boniface, que « les divisions sociales, ethniques, religieuses, régionales s'effacent » grâce à lui. (*ibid.*). On ne peut en effet que contester cet effacement des vraies divisions entre les individus. De même, il est totalement illusoire d'imaginer « le village olympique [comme] une nouvelle tour de Babel où cohabitent toutes les couleurs, toutes les religions, toutes les

16. *Ibid.*, p. 63 sqq.

morphologies » (*ibid.*). Là encore, le sport effacerait comme par magie ce qui sépare au plus profond les individus entre eux. Or le village olympique est au contraire le foyer de toutes les tensions entre futurs compétiteurs, le rassemblement bien éphémère des meilleurs produits des joutes nationales. Il est un lieu artificiel d'individus qui ne se connaissent pas et ne se connaîtront pas davantage après la compétition ; les uns seront partis dès leur élimination, d'autres s'enfermeront dans leurs chambres dans l'attente de leur passage dans le stade ou à la piscine ; c'est plutôt d'un anti-village dont il s'agit : de quelle convivialité peut-on vraiment parler ?

D'une manière générale, et Pascal Boniface devrait le savoir, l'identité nationale tire sa vraie légitimité d'une histoire commune à ceux qui ont fait le pays depuis de nombreuses décennies. Une équipe de football est, à l'inverse, une entité certes collective mais tout à fait passagère et artificielle. Tandis que l'identité nationale dépend surtout d'une culture commune dont la langue est l'expression essentielle, dans le football au contraire, il est à peine besoin de le préciser, la langue est tout à fait secondaire lorsqu'il s'agit d'un jargon d'une extrême pauvreté. Quand on entend en effet parler les footballeurs ou les entraîneurs, on a le plus grand mal à distinguer ce qui est de l'ordre des propos stéréotypés, des banalités inarticulées ou de la confusion discursive. Et le langage parlé sur tous les terrains de football est assez éloigné de la langue de Molière ou même de Jean d'Ormesson...

Pascal Boniface estime que l'Europe du football a devancé l'Europe politique et surtout économique. « Il y a un vrai espace public footballistique qui s'est créé en Europe ». La preuve : « Adolescent, je connaissais bien le championnat français et pas tellement les autres, alors que mes propres enfants connaissent bien les principaux championnats étrangers » (*La Croix*, 6 juin 2008). Mais là, Pascal Boniface confond l'Europe des autoroutes et du football avec la culture européenne !

Pascal Boniface confond identité et identification. Beaucoup de jeunes vouent une admiration sans bornes à Zinédine Zidane qui passe pour le sauveur suprême de l'équipe de France de football, voire une figure héroïque de la France elle-même, presque une incarnation. Zidane fait partie, avec l'Abbé Pierre et Yannick Noah, des personnalités préférées des Français. Nombre de jeunes s'identifient en effet à ce joueur – assez peu cependant à son origine kabyle que lui-même d'ailleurs ne cherche pas à mettre en avant, d'autant qu'il nous rappelle sans cesse qu'il n'a aucun message à faire passer. Il aura tout de même eu le culot de se prétendre algérien lors d'un voyage en décembre 2006 dans le pays d'origine de ses parents ! « Je suis très content, déclarait-il, de me retrouver en Algérie. C'est le pays de mes parents et je suis fier d'être un Algérien. » Bref, cette identification des jeunes à une idole des stades fonde-t-elle une identité nationale ? Et sur quelle bases culturelles œuvrerait une telle identité ? Sur quelles valeurs essentielles de la vie quotidienne : solidarité, émancipation, ouverture au monde... ? On voit mal en quoi l'identité nationale française (ou celle d'un autre pays, par exemple l'Algérie) sortirait approfondie ou reconstruite par des matches de football. On peut

même légitimement douter que le football puisse aider en quoi que ce soit des pays enfoncés dans des guerres civiles ou des rivalités tribales. Fondamentalement, l'identité nationale est un processus historique complexe d'assimilation, d'intégration, de renouvellement, de luttes et de contradictions entre des populations ou des collectivités d'origines différentes. Or, précisément une équipe de football n'est que l'organisation éphémère d'individualités « hors sol » réunies de manière aléatoire pour gagner des matches. Pascal Boniface entretient le mythe de l'« équipe nationale » qui permet la souveraineté. Ce qui est un non-sens absolu. « L'affiliation à la FIFA, soutient encore Pascal Boniface, offre un élément de souveraineté immédiatement reconnaissable et relativement mobilisateur. Pour des populations appartenant à des entités étatiques ou infra-étatiques nouvelles, fragiles ou menacées, le fait d'avoir une équipe de football est un signe manifeste d'existence, beaucoup plus saisissable que l'ouverture d'une ambassade dans une institution internationale » (*Le Figaro*, 5 juin 2006). À l'évidence, une équipe nationale de football est bien insuffisante pour devenir un facteur de souveraineté nationale. Un ballon, des protège-tibias, des coups francs ou une panenka réussis, un gardien de but efficace, une surface de réparation inviolable et autres « objets transitionnels » qui peuplent l'univers infantile du football ne peuvent fondamentalement participer à l'édification d'une nation qui suppose des structures autrement plus fondées que ne le pourra jamais le football, soit un territoire, une langue, un « vivre ensemble ». Hurler sa joie pour une victoire sportive n'a encore jamais permis à une nation de se construire.

Tentant d'interpréter les sifflets entendus lors du match de l'équipe de France contre celle de la Tunisie (le 14 octobre 2008), Pascal Boniface réitérait ses erreurs de compréhension de l'identité nationale. « Ceux qui ont sifflé la Marseillaise sont majoritairement des jeunes français d'origine tunisienne », formulait-il d'un ton péremptoire. La première bourde est déjà dans cette assertion ou plutôt dans cette formule malencontreuse : « jeunes français d'origine tunisienne ». Car les jeunes qui ont sifflé la Marseillaise sont français, des jeunes nés en France. Pourquoi faudrait-il leur reconnaître cette « identité partagée entre la France et la Tunisie » ? A-t-on jamais mis en avant l'« identité partagée » des enfants d'immigrés italiens, espagnols, portugais, polonais, etc. lorsqu'il y a une rencontre de football entre l'équipe de France et les équipes de ces pays d'émigration ? On comprend alors mal pourquoi s'« ils encouragent d'ordinaire l'équipe de France, [...] lorsque celle-ci joue contre leur pays d'origine, leur cœur va à la Tunisie » (*IRIS*, 17 octobre 2008). Pourquoi la Tunisie puisqu'ils sont français ? Ce n'est donc pas la « volonté de rappeler ses racines, volonté de s'exprimer sur un problème d'intégration (ou de non-intégration), soutien du faible présumé contre le fort » qui a animé les jeunes spectateurs de ce match. C'est le football qui a cristallisé ses tensions sous la forme de ses sifflets supposés anti-colonialistes et redoublé leur malaise voire leur rage envers la France à travers justement l'équipe de France. Reste que le football crée de fait de fausses identités et les exacerbe. C'est encore le football qui alimente sans cesse un nationalisme des origines pourtant assez lointaines radicalisant la volonté déjà présente de ne

pas s'intégrer. Le football, dans ce cas, non seulement n'est pas un élément intégrateur comme on l'aura répété durant tant d'années en se trompant si lourdement mais bien au contraire il est un élément puissant de désintégration des liens sociaux qui pouvaient encore unir les individus entre eux au-delà de la couleur de leur peau, de leur origine confessionnelle ou encore de leur devenir professionnel ou sociale.

Pascal Boniface nous déçoit définitivement lorsqu'il confond démocratie et football, élections libres et adhésion footballistique des masses, démocratisation et « footballisation ». « Les Saoudiens, nous soutient-il sans sourciller, sont qualifiés pour leur quatrième Coupe du Monde d'affilée. Le football suscite une réelle passion qui plus est collective, dans tout le pays. C'est un facteur de modernisation du royaume. Il conforte l'ouverture sur le monde extérieur. Cette démarche est jugée indispensable par le roi qui prend toutefois garde à ne pas trop bousculer une société où règne le conservatisme. Le football contribue efficacement à la lente mais réelle démocratisation du pays en associant soutien populaire et progrès de la vie sociale » (*L'Équipe*, 14 juin 2006). Sur sa

lancée, il récidivait quelques jours plus tard dans une autre tranche bien beurrée d'idéologie compacte. « Le match de l'équipe nationale est un référendum qui dure 90 minutes au cours duquel la très grande majorité de la population vote oui, avec passion » (*Valeurs actuelles*, 23 juin 2006). Ou dans le même genre, Pascal Boniface posait la fausse question suivante : « Le football est-il unique ? Il est bien plus universel que tous les



sports ou d'autres éléments de la société. Internet ne pénètre pas dans l'ensemble de la planète. Je ne parle même pas de la démocratie, qui n'est pas établie à l'échelle universelle. Alors que dans les endroits les plus reculés, quel que soit le continent, il y aura des enfants qui, même sans ballon ni terrain, joueront quelque chose qui ressemble à du football (*Métro*, 12 mai 2006). Qui ressemble à du football... peut-être, mais sans ballon, sans terrain, sans chaussures, sans rien qui ressemble au football réel, celui des clubs, des fédérations, du marché, c'est-à-dire un football sans argent.

Avec un ton docte et sentencieux, par affirmations péremptoires, Pascal Boniface est le grand spécialiste du tout est dans tout et réciproquement et des longues glissades idéologiques. Il développe l'idée selon laquelle le football (le sport en général) est le même à Romorantin ou dans les favelas brésiliennes qu'à Manchester United. Or, ses

assertions fausses ne permettent pas de comprendre le football ou le sport en général tel qu'il est. Appeler football le fait de jouer avec une boîte de conserves dans la rue, ou sport le fait de courir derrière son bus pour le rattraper, c'est d'emblée confondre des pratiques de jeu et de manifestation du corps, voire une activité physique non subordonnée à un enjeu financier avec une immense et puissante organisation des compétitions. Ce serait comme comparer les courses de voitures à pédales au Jardin d'acclimatation avec la course effrayante des bolides de Formule 1 ; ou les courses de chevaux de bois sur un manège avec le business hippique ; ou les baignades joyeuses dans les piscines en forme de cœur avec la compétition de haut niveau où on vomit à qui mieux mieux après la course. Il y a là des différences qui ne sont pas seulement d'échelles ou de matériels mais structurelles (organisationnelle, institutionnelle, etc.). Mais là, Pascal Boniface ne peut plus analyser ce qui est, pour lui, de l'ordre de l'impensable. Dans la « pensée » bonifacienne, il y aurait une continuité logique, une réciprocité factuelle de toutes les pratiques corporelles. Se déplacer, c'est déjà faire du sport. L'analyse est dès lors impossible. Comment, en outre, associer si intimement la démocratie et le football ? On croit rêver et on se dit que si des chercheurs en sont là dans leurs analyses, le risque est maintenant grand d'une paupérisation relative et absolue de la réflexion intellectuelle en France.

Boniface et le match France-Algérie

Pascal Boniface commit une grave erreur d'analyse au sujet du match France-Algérie organisé le 6 octobre 2001. Ce match très surveillé, préparé dans ses moindres détails avec une couverture médiatique importante et la présence de nombreuses personnalités politiques fut, contrairement à ce que prétend Pascal Boniface, une magistrale gifle au « concept » d'intégration à la française. Ce match, rappelons-le, fut présenté comme *le* match de la grande réconciliation, *le* match amical du rapprochement franco-algérien, le football étant supposé capable de colmater les nombreuses brèches d'une histoire marquée par le passé colonial, la guerre d'Algérie et les difficultés de l'intégration. Zidane lui-même, très tendu au moment des hymnes nationaux, avait déclaré : « Pour la première fois de ma vie, je ne serai pas déçu si l'équipe de France ne gagne pas. Mon rêve serait un match nul » (*Le Monde*, 6 octobre 2001). L'ex-maire de Saint-Denis, l'ex-communiste réformateur Patrick Braouzec, avait pronostiqué : « Je trouve qu'on en fait beaucoup trop sur ce thème [des risques]. On est un peu dans l'irrationnel. C'est un match amical. Ça doit être la fête. Je ne comprends pas bien tout ce battage ». Or, en matière de « fête » et d'incompréhension Braouzec allait être amplement servi. À un quart d'heure de la fin du match, alors que l'équipe de France menait 4 à 1, ce furent « un, puis deux, puis trois, puis des dizaines de jeunes Français d'origine algérienne [qui] ont envahi le terrain, interrompant le match ». Consternation dans les rangs officiels et stupéfaction parmi les idéologues de l'intégration par le football. Pascal Boniface livrait son explication : « La

plupart voulaient simplement connaître eux aussi leur quart d'heure de célébrité. Mais cela a surtout été ressenti comme un choix contre la France qui menait au score et comme une volonté d'arrêter le match pour éviter une plus grande défaite de l'équipe algérienne. Plus grave que l'invasion du terrain est la façon dont l'hymne français a été copieusement sifflé. À l'annonce de la composition des équipes, tous les noms des joueurs de l'équipe de France ont été sifflés, à l'exception de Zidane. » Boniface aurait pu approfondir la signification de cet « incident » qui ne fut pas un simple couac, mais bien l'impitoyable révélateur des illusions distillées depuis 1998 sur la France black-blanc-beur. Le public d'origine algérienne comme on dit craignait surtout l'humiliation d'une défaite sportive sévère, tant les forces en présence étaient déséquilibrées ; une humiliation qui leur rappelait la Guerre d'Algérie et dont ce match justement ravivait le souvenir malheureux. Et la seule façon d'arrêter ce qui était ressenti comme une vexation voire une humiliation était d'envahir le terrain, non pour connaître un quart d'heure de gloire comme le croit Pascal Boniface et pour parler comme Andy Warhol, mais pour éviter que l'équipe algérienne ne soit étrillée par l'équipe des Bleus célébrée comme le miroir de l'intégration réussie¹⁷. Il en fut de même le matin de la défaite des Bleus face à l'équipe italienne. Cherchant à se positionner comme un nouveau Sirius, Pascal Boniface se montrait incapable d'une quelconque retenue. Surfant sur la vague bleue, envahi par la passion-foot, le supporteur laissait échapper les pires niaiseries qu'un politologue de moindre envergure n'oserait plus avancer. « L'équipe de France a montré les vertus du collectif, de l'effort et de la solidarité. Elle a donné de la joie à tous les Français qui n'avaient pas connu depuis longtemps un tel moment d'émotion collective. On peut de nouveau gloser sur l'équipe "black-blanc-beur", au moment où certains se sont d'ailleurs émus du trop grand nombre de joueurs noirs dans ses rangs. Mais le football permet l'intégration, le sport permet de lutter contre le racisme et constitue une ouverture vers l'extérieur » (*La Montagne*, 9 juillet 2006).

Aujourd'hui, plus personne – à part Pascal Boniface – n'ose parler de l'équipe de France black-blanc-beur comme d'un levier contre le racisme et la xénophobie. Le ballon de baudruche s'est dégonflé.

Les petites nations sur le plateau-football : la mondialisation heureuse par le football

Selon Pascal Boniface, « le score est lourd, sans appel : 207-191. C'est celui du match des États membres entre la Fédération internationale de football (FIFA) et l'Organisation

17. Les élucubrations de Jean Griffet et Maxime Travert (*Libération*, 11 juin 2002) sur « Zidane "modèle" d'intégration » sont parfaitement confusionnistes. La façon de présenter ce footballeur comme un inventeur, non pas d'un « footballeur qu'il faut imiter, mais plutôt celui d'un itinéraire qu'il s'agit de méditer » laisse pantois. Prétendre comme le font nos deux compères que « Zidane restera toujours un "beur des cités" », est une pure affabulation. Il est maintenant multimilliardaire tandis que ses anciens copains de cité sont, eux, bien restés dans la galère...

des Nations-Unies. Le large succès de l'instance sportive démontre que le football est bel et bien le phénomène le plus universel de notre monde globalisé » (*L'Équipe*, 10 juin 2006). Telle est l'échelle des valeurs de notre chercheur national en géostratégie politico-footballistique.

Pascal Boniface développe ainsi le credo selon lequel « la prochaine Coupe du monde organisée en Afrique du sud est le premier événement de nature à replacer l'Afrique au centre du monde » (*Sport*, 2 mars 2007). Tout un pan de son bloc idéologique tourne autour de la thèse de la mondialisation heureuse grâce au football et au sport en général. Petites nations, petits pays, tu deviendras grand pourvu que le foot te prête vie...

« Le football est effectivement un empire universel, à nul autre pareil, même à l'échelle de l'Histoire. [...] L'économie de marché, Internet ou la démocratie se sont répandus, mais moins que le football, présent sur l'ensemble de la planète, y compris dans les zones où il n'y a ni route, ni chemin de fer, ni électricité. La conquête du monde par le foot s'est faite pacifiquement, par imitation et par envie et non par imposition, avec l'enthousiasme des populations conquises qui ne demandaient qu'à l'être. » (*Valeurs actuelles*, 23 juin 2006)

Mieux que la démocratie : le football. « Le phénomène le plus global est bien le football. Bien sûr Georges Bush, Ben Laden, le Pape ou le Dalai Lama, Madonna ou Youssou N'Dour sont universellement connus (et diversement appréciés) [*sic*]. Mais Zidane, Beckham et Ronaldhino les dépassent de loin en notoriété, et plus encore en popularité. Le football est bel et bien l'archétype de la globalisation de la mondialisation plus encore que la démocratie [*sic*], l'économie de marché ou Internet. » (*Yahoo/Actualités*, 7 juin 2006)

L'Ennemi n°1 de la mondialisation heureuse : les États-Unis

Le point d'orgue dans le dispositif central de Pascal Boniface est sa haine à peine dissimulée des États-Unis. À chaque fois qu'il peut l'exprimer, il ne s'en prive pas, et le football et son contexte mondialisé en sont bien sûr l'occasion rêvée. « À l'ère de la mondialisation, précise-t-il, le football est bel et bien le phénomène le plus universel. On disait autrefois que le soleil ne se couchait jamais sur l'Empire de Charles-Quint. De nos jours, les stratèges estiment que l'hyperpuissance américaine a bâti le premier empire réellement global de l'histoire de l'humanité. Mais celui du football est bien plus vaste. Il ne connaît ni frontières, ni limites. Il est encore l'apanage de pays ou de régions qui résistent encore à l'influence américaine. L'économie de marché, Internet, la démocratie ou même l'électricité n'ont pas encore pénétré dans de nombreuses zones de la planète. En revanche, il n'y en a aucune où le football n'est pas regardé et pratiqué. Aucune surface habitée n'a pu résister à sa conquête. Plus extraordinaire encore, cette dernière s'est

faite avec l'enthousiasme des peuples conquis, de façon pacifique et non par les armes. [...] Par rapport aux autres critères de la mondialisation, le football représente quelques différences notables. La puissance dominante n'est pas les États-Unis, c'est le Brésil. » (*Challenges*, 8 juin 2006). Dans le même registre d'un anti-américanisme primaire, Pascal Boniface n'a que peu de rivaux à sa taille. L'entourloupe bonifacienne est d'oser procéder à la comparaison avec le football. Comme si l'on pouvait placer sur le même plan le football et son prétendu poids démocratique et les États-Unis qui restent l'une des grandes démocraties (avec son Parlement, sa presse libre, ses syndicats, etc.) malgré le fléau de la peine de mort dans un nombre d'États encore trop nombreux. Où sont ces formes de démocratie dans le football soi-disant universel ? Y a-t-il un Parlement des footballeurs, des formes d'associations syndicales ou autres qui lui seraient comparables ? L'universalisation du football a plutôt produit l'inverse de la démocratie : la pénétration du football par la mafia en particulier par le truchement des paris sportifs truqués, la multiplication des affaires de corruption, l'univers impitoyable du marché avec ses ventes, ses achats comme pour les bêtes de somme. Où est la démocratie ? Par contre, s'il y a une tendance à l'universalité du football bien que de gigantesques pays ne s'y adonnent pas (les Indes, la Chine), elle n'est pas comparable à la démocratie qui en s'étendant est un bienfait pour les peuples. En se répandant sur la planète, le football agit, lui, comme le typhus : il laisse derrière lui des échecs nombreux, des défaites ravageuses, des ratages complets de vie professionnelle, et aujourd'hui l'esclavage sportif de jeunes africains, etc. « Face à la mondialisation sportive, poursuit notre chercheur, les États-Unis connaissent un double échec : leurs sports nationaux (base-ball, football américain) ne sont pas devenus les sports mondiaux. Le sport mondial, le football, le vrai, rebaptisé outre-atlantique *soccer*, n'est pas dominé par les États-Unis. [...] En football, il en va tout autrement, les États-Unis ne sont qu'une puissance moyenne, qui n'effraye personne, même si, à la surprise générale, ils ont battu l'Angleterre (1-0) lors de la Coupe du monde 1950... » (*L'Équipe*, 12 juin 2006). À l'inverse de ce que croit avec tant de mépris et de fausse naïveté Pascal Boniface, il est heureux que de grandes nations résistent encore à l'emprise du football, même si ces dernières sont contaminées par d'autres sports tout aussi stupides. Les remarques de Pascal Boniface sur les États-Unis et le peuple américain ont même un caractère felleux. « Il manque au football la mêlée et le grand nombre de points marqués. Les Américains ne comprennent pas qu'une partie puisse se terminer par un score de 0-0 [*sic*]. L'absence de succès notable du football américain compte pour beaucoup dans son absence d'engouement populaire. Dans un autre pays où la patriotisme sportif est encore plus vif qu'ailleurs, il est difficile pour les Américains d'apprécier un sport où les États-Unis ne dominent pas. » (*Challenges*, 30 mai 2002). Les raisons du faible développement du football (comme du rugby) aux États-Unis sont tout autres. Elles sont à chercher dans la propre histoire de cette nation réfractaire à certains sports venus de la vieille Europe. Mais c'est là un autre débat.

La glorieuse incertitude du sport

Pour terminer ce tour d'horizon de la pensée bonifacienne, nous achèverons le parcours par un retour aux « fondamentaux » de l'auteur. Selon notre prophète, la recette du succès du football tient au football lui-même, à ses règles indémodables. Le football est son propre succès. Ou plus exactement, et comme le soutient Pascal Boniface, « l'intérêt du football réside dans le fait que l'on ne sait pas à l'avance qui va gagner. Les espoirs de victoire ne dépendent pas du produit national brut, ou du nombre de soldats d'un pays. En cela, le football est très démocratique. Tout le monde est égal sur la ligne de départ » (*L'Humanité*, 9 mai 2006). Sur la ligne de départ, certainement. Le problème, c'est la ligne d'arrivée. Sous l'apparence de propos évidents, les truismes débités par Pascal Boniface se révèlent autant de boniments. Contrairement à ce que prétend Pascal Boniface, on sait parfaitement qui va gagner : les clubs les plus richement dotés, les athlètes les mieux dopés, le tout soutenu par des idéologues aux ordres. Autrement dit, c'est aussi au départ, et même dès le départ que tout est joué. Oser parler de démocratie dans le football est le comble du comique. Ou alors on parle de démocratie dès lors que l'on accepte l'immense mensonge sur lequel le sport se fonde.

Et Pascal Boniface de conclure. En espérant cette fois-ci que sa belle anticipation sera la bonne. « Il existe bien une exception culturelle. Ce serait une erreur de nier l'exception sportive et de faire comme si les clubs étaient des entreprises comme les autres. Le football doit préserver l'incertitude des résultats sportifs puisque c'est la recette de son succès populaire et donc le fondement même de son succès financier. Le jour où le classement sportif sera calqué sur le bilan comptable des clubs, il n'y aura plus de spectateurs dans les stades, ni de téléspectateurs devant les écrans... Et l'empire du football s'écroulera. » (*Sport*, 2 mars 2007)

Et là, ce sera un jour magnifique !

